Brossard, Nicole. *Sie wäre der erste Satz meines nächsten Romans / Elle serait la première phrase de mon prochain roman / She would be the First Sentence of my Next Novel.* Ed. Ursula Mathis-Moser. Tr. Doris Eibl et Ilona Seidel (allemand), Susanne de Lotbinière-Harwood (anglais). Innsbruck : P de Leopold-Franzens-Universität, 2002. 103 p.

Elle serait la première phrase de mon prochain roman a été prononcé de nombreuses fois, la première datant de 1992 à l'Université du Colorado, avant de connaître la publication en 1998 aux presses Mercury à Toronto. Cette parution est accompagnée d'une traduction en anglais. Ce qui nous intéresse ici, c'est sa réédition en 2002 à laquelle s'est entretemps ajoutée une traduction en allemand, après que le texte original (en français, donc) a fait l'objet d'exercices de traduction aux Universités d'Innsbruck et de Graz en Autriche. Les exercices se sont développés en un projet de livre bénéficiant de l'appui de l'auteure. Le résultat est une présentation trilingue – dans l'ordre, allemand, français, anglais. En tout, ce sont quatre femmes qui dispersent et donnent à lire une pensée féministe profondément engagée sur les questions de création, d'écriture au féminin, d'écriture du corps, ainsi que sur la problématique linguistique au Québec. En ce point, les deux traductions demeurent foncièrement fidèles à l'original, une loyauté linguistique qui se pratique fréquemment dans les littératures où se ressent le besoin de reproduire le plus exactement possible une parole que les conventions sociales ou les circonstances historiques en rendent la dissémination plus aléatoire que lorsqu'il s'agit d'une œuvre ou d'une pensée embrassée par une majorité de lecteurs. Dit très vite, ce genre de traduction confirme que nous entendons ici une voix précieuse, car radicalement située hors des sentiers battus.

Elle serait la première phrase de mon prochain roman contient quelques belles définitions de l'écriture au féminin propre au Québec, dont Nicole Brossard est une des praticiennes les mieux connues. Par exemple, elle est caractérisée par « son inscription dans la modernité de l'écriture québécoise, son insertion dans une problématique du langage et du symbolisme » ; elle est « un décroisement entre les genres » ; « elle a changé le rapport d'adresse, les femmes choisissant d'autres femmes comme interlocutrices. Elle a provoqué une intertextualité entre femmes ». Quant à son style personnel, l'auteure y voit l'expression d'une « réserve devant la réalité et l'illusion qui la recompose », d'une « distance » à la fois « forme de retenue et de discernement » qui produit un fond « d'images, d'espoir et d'énergie ». Cette réserve fonde ce que Brossard nomme la « fiction théorique », une fiction par bribes, annonces et images employées afin de ne pas s'enliser dans le piège, à ses yeux, du « romanesque », c'est-à-dire du roman traditionnel dans lequel personnages

et intrigues se développent au point que l'invention devient le vraisemblable. Chez Brossard, point de développement trop évident. Le « je » est-il « je » ou est-il une autre ? Son emploi reste dans certains passages énigmatiques. Deux femmes se rencontrent et parlent de littérature. L'une se prépare à écrire un nouveau roman (ce sera *Baroque d'aube* en 1995) ; l'autre est admiratrice. Leurs échanges continuent au gré de la réflexion théorique. Nous sommes dans le pré-écriture, pré-intrigue, pré-personnage, dans ce moment où la fiction, la théorie et le vécu se rencontrent et se mélangent pour mener la méditation plus loin. Cet ouvrage est un bonheur pour toute lectrice intéressée par le processus d'écriture, le cheminement de la pensée, ses méthodes et défis. Brossard propose une approche lucide et volontaire, ancrée dans des principes clairement définis. Nous assistons à la transformation des idées initiales en structures du récit grâce à une mise en fiction et en théorie progressive pour aboutir à une œuvre hybride, à la fois narration, poétique, manifeste et allusion, « je » et « elle », fiction et autofiction. Donc, du Brossard, produit hybride pleinement réalisé qui se veut processus avant la rédaction d'un autre texte hybride comme le suggère le terme « baroque » dans le titre. La lecture se fait par étapes ; nous pouvons nous préparer à l'œuvre qui suit, l'imaginer et la comprendre, du moins en partie, avant même de la lire, sous toute réserve, il va de soi. Cette façon de procéder, par seuils successifs et par mises au niveau théorique, se révèle rassurante ; la lectrice y verra édictées et relativisées, expliquées, dé-émotionalisées les contraintes dont les femmes font souvent l'expérience dans nos sociétés patriarcales. Pour une écriture d'une telle qualité, les traductions de langue à langue et encore à une autre sont essentielles, un fond commun auquel toute lectrice a droit d'accès.

Catherine Parayre, Université Brock